



**IMAGES**  
**BRETONNES**



DE CES "IMAGES BRETONNES" IL A ÉTÉ  
FAIT UN TIRAGE DE 900 EXEMPLAIRES,  
TOUS NUMÉROTÉS, CONSTITUANT  
L'ÉDITION ORIGINALE, A SAVOIR :

40 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR CHIFFON  
DES PAPETERIES DE LANA, ENRICHIS  
D'UNE SUITE EN COULEURS ET D'UNE  
SUITE EN NOIR, NUMÉROTÉS DE 1 A 40.

60 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR CHIFFON  
DES PAPETERIES DE LANA, ENRICHIS  
D'UNE SUITE EN NOIR, NUMÉROTÉS  
DE 41 A 100.

800 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR CHIFFON  
DES PAPETERIES DE LANA,  
NUMÉROTÉS DE 101 A 900.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE  
QUELQUES EXEMPLAIRES HORS COMMERCE  
NUMÉROTÉS SUIVANT L'ALPHABET ET  
RÉSERVÉS A CEUX QUI ONT ŒUVRÉ POUR  
CE LIVRE.

EXEMPLAIRE N° 102

JEAN DE TRIGON

# IMAGES BRETONNES

GRAVURES ORIGINALES

DE  
FÉLICIE HERR

*PRÉFACE DE MARIE-PAULE SALONNE*



ÉDITIONS DE BRETAGNE  
PARIS



## PRÉFACE

*Voici des « Images Bretonnes » qui ne sont pas faites de chic par des artistes de passage dans le pays, ignorants des us locaux et coutumiers de l'à-peu-près. Madame F. Herr et J. de Trigon sont deux Morlaisiens de pure race, et deux Morlaisiens qui n'ont pas cessé de vivre et de travailler dans ce coin du Finistère spécialement représentatif du type breton, parce qu'il appartient à la Bretagne bretonnante.*

*Copyright 1946 by "Éditions de Bretagne".  
Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.*

Avec quelle joie la Morlaisienne de naissance, que je suis aussi, retrouve, dans ces pages, le parfum si particulier de Breiz-Izel, la Basse-Bretagne ! La région des Côtes-du-Nord, où la vie m'a transplantée, est une Armorique qui s'ignore, qui fleure déjà un peu la Normandie et qui parle, avec une certaine ignorance, des « Bretons », ces étrangers :

— Vous, qui êtes Bretonne ! me dit-on, souvent, au pays de Dinan.

Que sont-ils donc, alors, sur les bords de la Rance ?

Cette réflexion me conduirait, peut-être, à faire à l'album que voici une critique... la seule, du reste, qu'il puisse mériter... c'est de n'avoir pas précisé, dans son titre, le caractère ultra-occidental de ses images.

Vous n'y trouverez pas, en effet, la Bretagne gallote, la Bretagne de l'est, ni celle du sud-est, avec ses marais Nantais, son patois d'Ille-et-Vilaine, ni ses coutumes de Penthièvre.

Ces intérieurs qu'on nous décrit avec tant de saveur sont du Léon et de la Cornouaille ! Ces bois gravés nous montrent des coiffes du Finistère et des maisons du Morbihan !

Quelqu'un ripostera, sans doute : c'est ici la vraie Bretagne.

Oui... Et je félicite les auteurs d'avoir fixé cette « vérité » qui va trop tôt disparaître. Mais toute la Bretagne

est vraie. Bretagne de l'est ou de l'ouest, il n'y a pas de « fausse » Bretagne, sauf celle des cartes postales ordurières qu'on vous vend, touristes, en souvenir, fabriquées dans je ne sais quel bouge parisien, et celle qui passe, parfois, sur l'écran ou sur la scène, avec sa coiffe mise à l'envers ! Il n'y a de fausse Bretonne que Bécassine. En dehors de ces pauvretés, dépourvues d'art, toutes les Bretagne sont belles. Et j'aurais aimé trouver, dans les images que je viens de feuilleter, la Trégorroise, dont Armel Beaufils, le premier, me fit remarquer l'allure sculpturale.

Toutefois, cette critique, si sincère qu'elle soit, ne s'adresse qu'au titre et n'altère en rien la valeur de ces pages. Écrites avec un sens profond des caractéristiques de notre race et un pittoresque aimable qui va, souvent, jusqu'à la poésie, illustrées avec un souci constant du détail authentique, elles constituent une précieuse petite anthologie destinée à faire aimer les choses de chez nous.

L'image, selon sa définition même, doit être une imitation fidèle de la réalité. Mais la guerre dont nous sortons à grand-peine, nous a sursaturés d'images atroces, qui nous rejettent, d'instinct, plus que jamais, vers les évocations des temps heureux. Nous avons soif d'images douces et fortes exaltant la vie et le travail.

Ce ne sont pas, certes, les imagiers loufoques, disciples de Picasso et autres, qui reposeront nos nerfs ni charmeront nos âmes. Leurs dessins écrabouillés, paysages en

*tremblement de terre, visages humains qui semblent cabossés  
par les bombes, ont, je crois, bien fini de nous intéresser.*

*Mais ouvrir l'album que voici, c'est retourner vers le  
meilleur de ce qui a été vécu, c'est rentrer dans la maison  
perdue qui, pour trop de Bretons, n'est plus qu'un tas de  
pierres et de cendres...*

Marie-Paule SALONNE.

(Pâques 1946)



I

## L'HABITATION



#### DE LA CAMPAGNE A LA VILLE

L'HABITATION BRETONNE...

D'abord on ne la voit pas, tant elle est basse, perdue dans la campagne.

Par delà les talus chevauchés d'ajoncs, l'on n'aperçoit du bourg que le clocher de son église.

Il est aigu et le ciel apparaît au travers, il est

quelquefois gris mais d'une nuance si chaude que les aubes et les soirs dorent ses lichens et cuivrent son granit.

Tandis qu'on se rapproche, l'on s'aperçoit qu'il n'est pas seul mais qu'une carapace de toits l'entoure. En marge, un paquet d'arbres survit à une châtelainie.

La vie se révèle par des vibrations, des chocs menus qui se perdent dans l'espace : l'aboi d'un chien, l'appel d'un coq.

On ne distingue pas encore, mais on devine. Il y a un charron qui lutte avec une roue de bois blanc, un recteur qui lit son bréviaire dans un fauteuil Louis-Philippe, près d'un jardinet de reines-marguerites, et sous les ormes de son avenue, le châtelain en cravate de chasse promène ses épagneuls.

On pourrait dire cela de presque tous les villages de France ; mais ce qui est particulier à la Bretagne, c'est ce tassement, cette discrétion d'où ne surgit que la flèche de dentelle, le secret des champs masqués par les levées de terre.

Nous connaissons les ciels d'été dont la profondeur donne le vertige, mais le ciel breton est plus souvent nuancé de brume, de fumées moites, de nuées qui bougent ; le plafond s'abaisse et tout s'écrase sous son poids. Les toits longs auront une forte pente ardoisée pour que les eaux de pluie ruissellent, les moellons seront crépis pour rendre étanche le logis où l'on peut,

du bout des doigts, toucher les poutres. Les fenêtres seront petites et n'éclaireront qu'un seul côté de la maison.

A la campagne, on ne connaît guère que des rez-de-chaussée, mais au village on y ajoute souvent un étage où ne monteront point les lits-clos.

Le chaume disparaît peu à peu et le Morbihan sera bientôt son dernier refuge. L'ardoise et la pierre du pays dominant, mais les entrepreneurs ont introduit l'aggloméré, la brique et la tuile mécanique dont la netteté choque, dans cette nature qui ne connaît pas le rouge, si ce n'est toutefois la flamme



des coquelicots, parmi les blés, au bord de la mer.

Le caractère se maintient avec de légères variantes, selon l'importance de l'agglomération.

Le village est un hameau groupé autour d'un sanctuaire, le bourg est un village où s'ajoute une mairie, une école, la plaque de cuivre d'un notaire, la sonnette d'un médecin, mais les maisons n'ont guère changé. La petite ville est un bourg qui s'est accru d'un quartier neuf, celui de la gare, avec ses magasins et ses odeurs de suie. Quand elle devient préfecture, elle ajoute un troisième étage à ses maisons, mais elle conserve toujours un vieux quartier où survit le temps des armateurs, des corsaires, des drapiers, des imagiers et des tabellions. Si c'est un port, des cabarets centenaires se souviennent du passage des soldats blancs de « Royal-Marine ».

Dans ces antiques logis, les charpentes sont puissantes, les escaliers s'enroulent comme des vis et des vieilles en coiffe font chauffer leur café dans la cheminée ornée du globe où se dessèche leur bouquet de mariée.

La cité bretonne conserve toujours ses coins de village, tout comme Paris. Dans ses églises, les vieux saints de bois regardent de travers les nouveaux-venus de Saint-Sulpice, et les étoiles qui se plaquent dans le gros bleu des voûtes veillent sur des autels où des colonnes torsées encadrent le chalet du tabernacle.



Proche du saint lieu, car il faut prévoir les sorties de grand'messes, s'échelonnent les débits où l'on boit debout, le coude au comptoir. Au fur et à mesure qu'ils gagnent la banlieue, ils s'agrémentent d'un jeu de boules ou d'une

tonnelle et ressemblent aux bistrotts de marins, où l'on avale une bolée entre un calendrier-réclame et la photo d'un torpilleur

Dans les maisons bourgeoises, il est rare de ne pas reconnaître çà et là, un panneau d'armoire, un « ribot », un banc sculpté, un rouet, venus de la campagne, souvenirs d'aïeux défunts dont on fleurit la tombe dans un « plou » quelconque, le jour de la Toussaint.

Le citadin reste en contact avec la mer qui lui donne ses coquillages et ses poissons, sa joie des étés de sable et d'eau, mais il reste surtout un rural. On le constate aux jours de guerre où la famille des champs apporte son lard, son beurre et sa volaille.

La Bretagne est forte parce que, selon le mot de Saint-Pol-Roux, il y a un Breton sur chaque motte de terre, un Breton sur chaque vague de la mer.



#### LE MOBILIER

**T**AILLÉS dans la chair des arbres coupés sur le domaine, sculptés par des artisans installés chez le fermier, les meubles naissaient à l'occasion de noces, car ils constituaient la dot de la mariée, avec les costumes brodés qui seraient sa parure.

Et la décoration se retrouve aussi souple, aussi fleurie, avec ses corolles, ses emblèmes religieux, et ses tiges flexibles, sur les corsages de velours, sur les

« chupen », sur les panneaux massifs et sur les tabliers.

Il faut le caresser du regard et du doigt, ce bois que le travail et le frottement ont rendu onctueux, gras des astiquages à la cire, doux comme du cuir tanné. On le tâte comme une vieille reliure en pleine peau ; il en a le grain serré, la douceur et la teinte chaude.

Le coffre est né le premier, au temps de la Ligue, tandis que les routiers de La Fontenelle pillaient sans vergogne après beuverie. Sous le règne du Roi-Soleil, le ciseau façonne encore des rosaces imitées des verrières flamboyantes. Ainsi le paysan a-t-il sous les yeux les merveilles contemplées au Folgoët, à Quimper ou à Pont-Croix.

Les rameaux de granit où s'enchâssent les bijoux du vitrail sont reproduits, travaillés en plein bois et tels qu'on les vit à Saint-Herbot ou à Kernascléden.

L'artisan retrouve parfois d'antiques modèles de missels irlandais et s'acharne à entrelacer des arabesques sans fin, où son âme goûte un régal qui le dédommage de sa peine.

Avec la paix intérieure, le confort s'accrut dans les campagnes, chez les julods qui apprenaient le latin au petit séminaire. L'armoire remplaça le coffre et s'installa au son du biniou, fêtée par les chansons et le cidre doux.

Les pointes de diamant feront place au symbolisme



chrétien et l'ostensoir s'épanouira comme un soleil qu'adoreront des anges agenouillés. Des oiseaux, des feuilles et des grappes, des lignes souples, très Louis-Quinze, décorent les portes et les bandeaux. La serrure s'orne d'appliques en cuivre qui s'allongeront en serpentant.

Le lit-clos s'installe, petite maison du sommeil, gardant derrière ses volets à glissières, le secret des nuits, des amours et des rêves. Il y en a même à deux étages et la Cornouaille les ajoure de rosaces à fuseaux de buis, comme des roues légères, les agrémentant d'une colombe, d'une niche où une vierge de faïence prendra place, vêtue d'outremer, de blanc et d'or lisse.

L'horloge et le vaisselier viennent enfin s'aligner entre leurs doyens et ils éclairent cet ensemble guilloché, lustré par l'encaustique.

Le cadran émaillé, le balancier de cuivre dont le mouvement fait vivre le meuble comme le battement d'un cœur, posent en face de l'entrée leur disque blanc et leur disque doré : une lune et un soleil.

Le vaisselier, dont les galeries à colonnettes surmontent un buffet à tiroir, est devenu le reposoir et le musée de famille. Les jolies assiettes de Quimper s'y étalent, peintes en tons d'images populaires, des tons où rien n'est faux ; on y ajoute les bols, les boules de couleur, les fleurs artificielles, les photos, les souvenirs de Lourdes ou de Sainte-Anne-d'Auray.



A droite et à gauche, sur les côtés du lit ou de l'armoire qui l'encadrent, les marins accrochent le « portrait » de leur bateau. Ainsi, voisinant avec les souvenirs de Première Communion où s'envolent des séraphins, les navires se profilent ou font naufrage. Ce furent des corvettes, des batteries cuirassées, des croiseurs à éperon, ventrus comme des cachalots ; ce sont aujourd'hui des destroyers, des porte-avions ou des sous-marins.

Enfin, près de la fenêtre, dans un retrait que chauffe le foyer flambant près duquel veillent les deux fauteuils de bois, se trouve la table où la famille prend ses repas. Elle est quelquefois ronde et le banc l'entoure comme une bague. C'est là qu'on savoure la bouillie, le lard et les crêpes, coude à coude, les pieds posés sur la terre battue. C'est là qu'on écrit au fils matelot, à la « fille placée en ville », au gendre garde-mobile. C'est là que les vieux, mettant des lunettes et serrant la plume d'oie entre leurs doigts gourds, recopiaient pour leurs enfants, la « Vie des Saints ».

Tandis que les meubles sont rangés en parade, tout au long du mur où il n'y a point de fenêtre, les objets et les ustensiles révèlent les occupations et les travaux. La crémaillère maintient le chaudron noirci par la flamme, les landiers soutiennent les charges d'ajoncs crépitant d'étincelles, la baratte cerclée de métal garde



une odeur de crème et de petit-lait, le « parayer » laisse pendre ses cuillères de bois, comme un lustre ses pendeloques de cristal.

L'ensemble est presque toujours du même ordre, mais les berceaux trapus, posés à même le sol, ont à peu près disparu. La couleur change avec le pays. Dans le Léon, c'est le chêne; dans le Trégor, c'est le châtaignier blond; en Cornouaille, le cerisier. A Ouessant, l'« Enez-Eussa » au péril de la mer, on peint le plafond et les meubles en bleu ou en vert afin d'éclairer le logis.

Le « lit de la jeune fille » ne comporte pas de panneaux mobiles et la literie est apparente entre les colonnes cerclées de cuivre qui ornent une façade aux découpures ondulées.

Les meubles de bois clair sont agrémentés de clous de cuivre, tandis que la rudesse du chêne réclame le fer ouvragé, dont la luisance est celle des glaives d'acier bruni.

C'est parmi ces choses que vécurent les hommes en « bragou-braz » et que les jeunes, qui ont gardé le goût de la tradition, écoutent aujourd'hui les nouvelles de l'univers que répète pour eux un poste de radio. Les cuivres ne brilleront plus sous la clarté rose de la chandelle, mais sous l'éclat blanc que diffusera l'ampoule.

Il y aura davantage de lumière et de propreté, mais les lignes souples, les volutes qui se dessinent sur les meubles et que la fermière reproduit avec sa

cuillère sur la « moche » de beurre, uniront les générations qui passent et donneront à ceux qui restent fidèles la conscience de leur durée.

C'est avec des racines profondes que l'arbre puise la force de donner ses plus beaux fruits.





### LE COURTIL

**N**OUS pensons, comme Giono, que le bonheur se cache dans les petites vallées. Il se complait aussi dans les petits jardins.

Le citadin pousse un gros soupir lorsqu'au cours des flâneries du dimanche, il passe auprès d'un de ces jardins d'autrefois, bien ramassé derrière sa haie de buis ou de houx ; un enclos où pas un pouce n'est perdu ; où une vieille fille qui a peut-être un oncle



curé, parcourt les allées étroites avec un arrosoir.

Il y a de tout dans ce jardin : des panaches et de gros bouquets en boule, des groseilliers et des cloches à melons, des roses épanouies comme des choux. Le jardin est plus étroit que la maison où l'on dort sous de pesantes retombées de cretonne, près d'un prie-Dieu de velours.

On soupire parce qu'après le travail à l'atelier, on aimerait l'ombre un peu vieillotte d'une charmille, avec un buisson de fleurs à portée de la main.

On voyait s'y promener des aïeules en coiffe et avant elles d'autres aïeules en coiffe qui venaient rêver là, après avoir fermé la boutique où elles vendaient,

tout le long du jour du ruban au mètre ou des kilos de café.

Quelqu'un surviendra peut-être, qui coupera les arbustes, tracera une allée droite qu'il fera cimenter, tuera sans espoir de résurrection l'âme du jardin ; cette âme faite de beaucoup de parfums et de songeries plus nombreuses encore, qui n'aura plus d'autres ressources, ainsi chassée de la terre, que d'aller, d'un vol d'hirondelle, retrouver les bonnes aïeules, dans leur paradis où sainte Anne dut leur ménager un coin bénit, tout bleu et plein d'étoiles, avec une vague senteur de lavande...

Tout autre est le courtil du matelot.



Il est net comme le crépi de sa maison, mais au printemps il foisonne de fleurs, car le marin s'est mis à les aimer.

Il commença par planter quelques ceillels contre son mur et, en se rinçant le torse, au petit matin, il en respirait l'odeur poivrée, mêlée à la mousse de savon. Le rose délicat, veiné, dentelé, s'accordait au blanc de chaux, près du buis presque noir, couleur de bouteille et taillé avec soin.

Puis il fit choix du souci au cœur sombre, aux pétales orangés disposés en rayons d'ostensoir ; il se complut à des voisinages de couleurs. Des massifs d'hortensias bleus s'installèrent, en floraison bouffante.

La seule ombre est celle que jette la maison, car les arbres sont proscrits. Chaque motte doit produire son légume ou sa fleur et les alignements de pommes de terre alternent avec des planches d'échalotes. Des galets ronds maintiennent les corbeilles. L'allée qui va du chemin au logis est dallée de pierres de Locquirec dans la région des schistes, ou sablée de menus coquillages qui s'écrasent sous la semelle, quand le pêcheur revient, décollant des écailles de ses doigts.

Le muret de clôture est crêté de chaux qui enlève au granit sa rudesse et arrondit l'arête sous sa coulée de crème. Les piliers massifs de l'entrée ressemblent à ceux des échaliers, au cimetière, mais on les orne d'une boule

de verre, prise dans le ciment, ou d'une couronne de coquilles d'ormeaux dont la nacre est un arc-en-ciel.

Avant d'aller jouer aux boules, on fumera la pipe, assis sur le muret et l'on suivra de l'œil, sur les courants dessinés comme des voies maritimes, les camarades plus jeunes qui reviennent de la pêche.

Des signaux montent au sémaphore, les vents viennent du large et font grogner la bouée sonore, des phares s'allument sur les îles, l'heure tinte au clocher.

Avec la marée poussant son bourrelet de varech, arrivent des bancs de brume. L'humidité poudroie sur les violiers ; le courtil s'enveloppe de grisaille laiteuse avant de s'effacer dans la nuit. Les tas de goémon le pénètrent d'odeur et il s'endort sous le poids du brouillard.



II

LES MÉTIERS



MÉTIERS QUI VIVENT  
ET MÉTIERS QUI MEURENT

**E**N traversant un bourg, on les sent à leur odeur, on les devine à leur bruit, même si on ne les voit pas.

Un parfum de bois frais révèle le menuisier ou le charron et l'on entend aussitôt le glissement de la varlope sur la planche de sapin qui fleure la résine.

Des martèlements font savoir qu'un forgeron frappe sur l'enclume comme sur une cloche et parfois fait sonner un tocsin dont on cherche les échos dans le ciel. Il flotte autour de la forge ou de l'atelier du maréchal-ferrant un relent d'incendie qui attaque les muqueuses : mélange de suie, de fumée âcre, de fer chauffé au rouge et de limaille refroidie.

Dans le village serré autour de l'église, l'homme noir, le forgeron, est voisin de l'homme blanc, le boulanger. D'autres hommes au visage enfariné se cachent au creux des vallées, ce sont les meuniers que nous retrouverons tout à l'heure.

Plus rares sont les cordiers, qui tendent leurs câbles de chanvre le long d'une allée. Leur chantier en plein air est tout en longueur, aussi choisissent-ils les hauteurs, les endroits dégagés.

Les usines condamnent à une lente agonie les cordonniers, les tourneurs, les sabotiers. Mais il est rare qu'un métier meure tout à fait et quand il en est qui disparaissent, comme les tisserands qui fabriquaient les draps destinés aux jeunes mariés, d'autres naissent qui s'établissent à l'entrée des villages et l'on voit aujourd'hui des scieries mécaniques, des ateliers de réparations pour les cycles, les autos, la radio, ainsi que des salons de coiffure pour dames.

Chaque artisan a son attitude particulière, son geste



professionnel. Le cordonnier, près de la fenêtre, étend les bras comme pour s'envoler ; le tailleur, jambes croisées, assis sur ses talons, travaille comme une femme

en mâchant ses bouts de fil. Il apparaît sur sa planche surélevée, entouré de bobines et de retailles. Il dessine ses plans comme un architecte et trace à la craie des couloirs qui seront des manches.

Le tailleur occupait dans les campagnes bretonnes une situation sociale dont il est bon de dire un mot.

Il était tailleur « sauf votre respect », on s'excusait en le nommant, car son métier le contraignait à prendre des mesures délicates et à voir les gens en petit costume, ce qui ne ménageait pas toujours la pudeur. C'était le « piqueur de poux ». Il était chargé de missions, préparant les entrevues matrimoniales. Quand son candidat était agréé, il venait, lui, le « baz-valan », vêtu comme un bouffon, présenter la demande et il évitait ainsi au prétendant les démarches hasardeuses.

On le considérait comme un paresseux, car au lieu de tenir le rabot ou les mancherons de la charrue, il demeurait assis, l'aiguille aux doigts, causant avec les jolies filles dont il préparait les parures. Il jetait de temps en temps un coup d'œil d'envie sur la marmite, car il avait une réputation méritée de gourmandise.

Une chanson disait : « Le tailleur n'est pas un homme ». On le considérait en tout cas comme un chrétien à part, méritant à peine la terre bénie pour le jour où, cessant de vivre, il ne dirait plus de mal de son prochain.



En marge, se trouvait le brodeur. Il n'y en a presque plus. Au pays bigouden, il se livrait à des travaux d'art dont on admire encore les réalisations sur les corsages dorés comme des cuirasses de roi.

Ce sont les brodeurs et les brodeuses qui confectionnaient les bannières rutilantes, où la soie, le velours, les fils d'or et d'argent composaient un cantique de couleurs à la gloire du saint protecteur de la paroisse.

Si les brodeurs sont rares, les dentellières, par contre, sont innombrables. C'est à croire que toute Bigoudène est dentellière. On en rencontre dans chaque ville bretonne, mais aussi à Paris, à La Rochelle, au pays basque et dans les endroits les plus imprévus. Elles manient le crochet avec une agilité qui ne s'interrompt que lorsqu'un acheteur se présente. Les entre-deux, les gants, les bonnets d'enfants, les parures de toute sorte s'accumulent sur les tables pliantes qui constituent, avec leur chaise et leur boîte, l'ensemble de leur atelier portatif.

Elles apportent dans les villes le caractère de leur type ethnique, de leur costume et de leur coiffe « en cheminée ». Elles s'installent sur une place, devant n'importe quel bazar ou marché couvert, près d'un café ou d'un cinéma quelconque : un coin de Bretagne importé de Penmarc'h ou de Guilvinec.

Leurs doigts bruns s'activent, parmi les passants des boulevards, comme ils le faisaient dans le vent brutal de Kerity, et confectionnent les mêmes motifs à spirales que jadis leurs aïeules, avant que le phare d'Eckmühl n'eût dressé sa tour à la pointe extrême de leur pays sans ombre.





#### MÉTIERS AMBULANTS

**N**OUS avons connu avant la Grande Guerre les montreurs d'ours et les orgues de Barbarie, les « chapeaux-chinois » vibrants de clochettes et de cymbales. Ils passaient dans nos rues de Morlaix ou de Quimper, de Pontivy ou de Dinan, et leur silhouette trouvait un cadre approprié parmi les maisons à pignon et à colombage, aux coins de rues où ricanait un personnage en bois, soutenant sur son

dos un étage qui menaçait de s'appuyer sur le logis d'en face.

Les bâtisses, les grotesques en chêne peinturluré, la danse des ours, nous plongeaient dans le XV<sup>e</sup> siècle, en ces temps où le duc Jean V faisait présent à l'église neuve de Traon-Mériadec d'un étui d'or destiné aux reliques du saint Précurseur.

C'étaient là des étrangers au pays, des bohémiens qui ne venaient pas de Bohême, tandis que les chanteurs populaires étaient souvent de chez nous.

Ils se campaient sur la place du marché ou à la sortie des vêpres le jour de la fête patronale et glapissaient, la main posée sur l'oreille.

Ils avaient des voix nasillardes et vendaient leur chanson pour quelques sous. Certains d'entre eux étaient poètes et devenaient virulents en période électorale.

Jadis, les mendiants bretons allaient de bourg en village, munis d'un violon ou d'un biniou ; on les surnommait des « chercheurs de pain », « er klaskour bara » et l'on était accueillant à ces passants qui apportaient leur verve de conteurs et leur talent de ménestriers. Ils savaient beaucoup de choses apprises le long des routes et lorsqu'il y avait une noce quelque part, c'étaient eux qui faisaient danser la gavotte ou le jabadao.

Le plus célèbre fut Matilin an Dal que Louis-Philippe convia pour l'entendre en son palais. Les mendiants étaient quelquefois prophètes et c'est ainsi que Roué Stévan prédit les chemins de fer et la guerre mondiale. On les voyait s'éloigner portant la besace et gardant les cheveux longs.



Ils cheminaient, bâton au poing, vivant de peu, remerciant d'une prière ou d'une chanson et leur logis était l'univers.

Le matin on entendait psalmodier dans les rues : « N'eus ket ar piliou ?... » C'était le « pillawer » qui venait de la montagne et parcourait le pays en récoltant des chiffons. Il savait de bonnes histoires et en glanait toujours de nouvelles. Il signalait sa présence d'une voix de vieille femme et sur un ton presque uniforme.

Les marchandes de crêpes s'installaient en plein vent, les jours de foire aux chevaux ou de fête religieuse. Elles faisaient fondre un morceau de beurre sur la « billig » qui se vernissait et fumait, puis versaient le mélange liquide qui se dorait aussitôt. Elles retournaient le disque blond avec une batte d'arlequin et la crêpe sautait, se plaquait, dorait ses deux faces. On la servait chaude, exquise, nourrissante, au client qui s'en graissait les doigts, les suçant ensuite pour en retrouver la saveur.

Les crêpières voisinaient avec les boutiques de bonbons et de souvenirs. Berlingots roses et couleur d'ambre, gommages diaphanes et sucre d'orge, cornets de papier s'étageant en spirales, moulins qui attendaient la brise sur leur tige de bois ; toutes les

couleurs, mates, brillantes ou veloutées, s'empourpraient encore de l'écarlate d'une tente que le soleil rendait flamboyante.

Parfois, avant la fin du jour, une bourrasque survenait, venant en droite ligne des horizons marins, et le « grain » s'abattait comme un coup de fouet. Alors la crêpière, le marchand de bonbons et la marchande de moulins pliaient boutique, à toute vitesse. Le vent gonflait les jupes, agitant les rubans des coiffes, faisait claquer le calicot des tentes comme les voiles d'un bateau quand il change de bord.

Les chevelures des mirlitons devenaient folles et la poussière tourbillonnait avec les confetti, puis s'affaïssait, fustigée par l'averse.



## ARTISANS ET ARTISTES

**L**A distinction est subtile parfois, entre ouvriers et artistes. Nous connaissons des sculpteurs inscrits comme artisans et qui sont des poètes de la forme.

Tels les imagiers d'autrefois, ils s'acharnent avec amour sur le bois tendre ou le granit de Kersanton.



Le ciseau ou la gouge en main, faisant saillir leurs muscles, ils taillent, font émerger un visage, lui donnent son expression, creusent des plis, dessinent des drapés et si les proportions ne sont pas toujours parfaitement respectées, l'âme transparaît dans les veines du bois. Sous les traits rudes

des anachorètes et des évêques mitrés, se devine l'ardeur du néophyte, la candeur, la ferveur de l'apôtre ou la compassion. Les regards brûlent, dévorant la chair des joues; d'autres se concentrent, appliqués à la vision intérieure, à l'entretien extatique avec Dieu.

Puis c'est le meuble breton qui prend forme dans l'atelier jonché de copeaux. Posé à plat sur l'établi, le panneau fleurit, bourgeonne, se pare d'aimables courbes, s'orne de fuseaux, de rosaces ou de grappes.

Tandis que l'ébéniste confectionne son vaisselier ou son armoire, l'héritier des anciens « picoteurs de pierre » dresse son calvaire ou polit sa dalle de marbre. L'artisan reste fier toute sa vie, du « Chef-d'œuvre » qui lui a valu son entrée parmi les « compagnons ». C'est une chaire à prêcher, un tigre à l'affût, un saint Yves ou une « piéta ».

Le ferronnier se met parfois de la partie et fond un sujet, tord une volute, cisèle une horloge, fabrique un lustre rappelant une ancre de marine.

Le marin lui-même se fait artisan pour façonner un bateau dont il se régale à placer chaque écoutille et à tendre chaque cordage muni de sa poulie.

Les potiers se groupaient souvent par tribus comme les chaudronniers.

Il y avait des villages de potiers et la glaise pétrie



par de fortes mains s'arrondissait en vase, en jatte, se modelait en pichet. Aucun métier n'unissait plus étroitement l'homme et la terre que cette lutte avec la matière grasse et plastique extraite du sol armoricain.

Nous évoquons aussi les ateliers d'autrefois où des hommes gravaient des planches pour le tirage d'images en couleurs qui célébraient saint Durlo ou qui rappelaient le crime d'Hélène Jégado. Il y avait encore les fondeurs de cloches et les maîtres-verriers qui connaissaient le secret de capter le soleil dans une harmonie de couleurs.

Ces artistes, anonymes pour la plupart, travaillaient en chantant, buvaient leur bolée... Certains d'entre eux, notamment les ciseleurs, étaient appelés à la cour, car le duc aimait à connaître les auteurs des prestigieux calices de vermeil, des croix processionnelles ornées de clochettes, et des reliquaires tellement fouillés qu'ils ressemblaient à des chapelles.



#### DE L'ÉGLISE AU MOULIN

**L**E recteur breton était souvent un chrétien combatif, un croisé dont l'armure était une soutane et l'épée un bâton.

Avec la véhémence de Savonarole, il flétrissait le vice et fustigeait le pécheur, intervenant même à coups de trique quand il y avait scandale public.

Il formait ses futurs vicaires et le presbytère était un petit séminaire. Aujourd'hui, une formation commune a tenté d'unifier le clergé, mais on voit toujours beaucoup de prêtres ardents, prompts à aider les malheureux comme à clamer leur foi, dans la langue bretonne dont ils sont les meilleurs défenseurs, Râblés, carrés d'épaules, les poings solides, le menton bleu d'une barbe rude qui nargue le rasoir, ce sont les vaillants combattants de Dieu !

Près d'eux se profile le sacristain. L'abbé Cadic qui écrivit des « Contes pour douze métiers » le connaissait bien. Il nous le montre sonnant les cloches, maniant le tambour, puis exerçant sur les marches de la croix de mission, ses fonctions de crieur public. De plus, il est fossoyeur et cela lui vaut le respect un peu craintif de ses futurs clients.

Jadis, il était veilleur de nuit. Vêtu comme un fantôme d'une robe blanche ornée d'ossements et de têtes de morts, il passait, clochette en main, pour annoncer les décès, et la nuit, pour veiller sur le sommeil des citadins.

Ordonnateur des processions et des pompes funèbres, le sacristain jouait autrefois de l'ophicléide

ou du « serpent » avant que l'harmonium ne se fût installé dans l'église. Il était chantre et sonneur de cloches, accompagnait son recteur aux quêtes et aux pèlerinages et les fêtes carillonnées étaient pour lui des occasions de franches lippées.

Tandis que le sacristain vivait à l'ombre de l'église, le meunier en était éloigné, car il ne quittait guère son moulin et n'apparaissait que poudré de farine.

Alors que le moulin à vent s'érigait sur l'échine des collines, en leur point le plus élevé, le plus balayé par les grands souffles, le moulin à eau se nichait au creux des vallées, dans les combes douillettes comme des nids, fourrées de gazon et d'arbustes, parmi le ruissellement des ondes arrachées à leur lit d'algues, brassées par la roue à palettes et rendues à leur cours, mousseuses comme de l'eau de savon.

Pendant que les grandes ailes tendues de toile tournaient à la brise de mer ou au vent des monts d'Arrée, que le ruisseau cascadaît, travaillant de toute la poussée de son courant, le meunier pouvait rêver. Le moment venait cependant où cessaient les flâneries à l'ombre des noisetiers. On attelait le cheval pour quérir le grain dans les fermes, puis après la mouture on livrait la farine, mais les garçons étaient là pour aider le meunier. Il y avait le mouleur et le porteur.

Ce dernier cheminait sur les routes à la tête de son cheval ou, plus souvent encore, couché sur les sacs de moelleuse farine ; alors il sommeillait en rêvant à quelque jolie fille ou bien à la saveur du « gwin-ardant ».

Les ailes ont cessé de tourner sur les collines. Crozon sera bientôt le dernier refuge des moulins à vent. L'arrêt des grands bras entoilés les a livrés à la ruine, ils se sont dépouillés, ils ont pourri, ils se sont brisés, puis le moulin délabré a ressemblé à un pigeonnier ; enfin il s'est effrité, pierre à pierre, tandis qu'aux creux des vallons, dans l'humidité où frissonnent les saules, les roues sont mortes à leur tour, mais plus lentement et il en est encore beaucoup qui se couvrent toujours d'une brillante écume.

Mais près de l'étang fermé par une digue ou un remblai, la minoterie se dresse et triomphe. Le meunier qui se plaisait à faire la sieste à l'ombre en écoutant le tic-tac familial, devient, dans une usine à farine, un mécanicien. Son porteur ne s'endormira plus au pas indolent du cheval, car, les mains au volant de la camionnette, il aura devant lui la route goudronnée qu'il faut absorber au plus vite parce qu'il sait que désormais « le temps c'est de l'argent ! »

III

## LES PARDONS



#### AUTOUR DES CHAPELLES

**C**HAQUE sanctuaire a son pardon ; l'origine en est souvent lointaine.

Lorsque vous vous promenez dans la campagne, vous voyez quelquefois un rassemblement auprès d'un oratoire. C'est le peuple de la région qui vient, au jour de sa fête, prier son protecteur, lui demander de garder en paix ses foyers, ses récoltes et ses bêtes, de les préserver du mauvais sort et des maladies et le remercier.

Voyez passer entre les talus d'ajoncs, au long des

blés mûrs, la procession de Lambader ; seules les coiffes blanches émergent au-dessus des épis, avec les bannières de velours et les statues portées sur les épaules. Écoutez sonner les cloches de Scignac et de Saint-Herbot, de la Clarté ou de Sainte-Anne du Porzic, de Kernitron ou de Notre-Dame du Roncier. Dans les combes moites, feutrées de feuilles mortes, dans les clairières qui sentent le champignon, sur les étendues sablonneuses où le vent glisse avec les ombres des nuages, partout où s'élève une chapelle, les chrétiens se donnent rendez-vous en un jour choisi de temps immémorial.

Ils y allaient enfants, coiffés du petit bonnet à trois pièces, brillant de paillettes, et rapportaient à la ferme, un moulin de papier, un mirliton ou une médaille.

Ils s'y rendaient, fiancés, et le retour au crépuscule, en tenant par la main une promise aux yeux clairs, était si doux qu'on s'en souvenait la vie entière.

Ils y retournaient avec leurs enfants et lorsqu'ils étaient vieux, ils cheminaient pieds nus, pour implorer le salut du fils, « parti marin ». Les litanies étaient entremêlées de visions d'îles fortunées et de tempêtes, puis quand le matelot revenait du pays des typhons, ayant roulé parfois dans la vague jusqu'à s'emplier la



bouche d'une eau qui sentait l'agonie, il s'avancait vers le clocheton de son village, portant une petite frégate qui était l'image de l'autre et sur laquelle flottait le grand pavois.

Les pardons ne revêtent pas tous les même couleurs.

Les cadres diffèrent, les costumes aussi et si les uns sont austères, d'autres sont doublés d'une fête profane où tournent les manèges, où les gitanes jouent du tambourin, où l'on vide des tonneaux de cidre sous les tentes et dans les auberges.

A Quimperlé, le pardon des oiseaux était un marché de volatiles où se mêlaient toutes sortes de roulades, de sifflets et de gazouillements. A Saint-Servais, près de la forêt de Duault, dans l'Arrée, le pardon du 13 mai était consacré aux jeunes semences que le saint devait protéger contre les rigueurs de la gelée. Mais la veille, les pèlerins arrivaient, serrant le « penn-baz » à tête ferrée et lorsque, après vêpres, la bannière et la statue de saint Servais sortaient de l'église, les clans de Cornouaille et du Vannetais se ruaient l'un contre l'autre pour se disputer l'honneur de porter l'enseigne et la civière. Les bâtons cognaient si dur que des blessés, assis sur les tombes du cimetière, vomissaient le sang et qu'on emportait des malheureux aux membres rompus. La statue était mise en pièces et chaque année on devait la remplacer. Le clan vainqueur était assuré d'une récolte superbe. Un beau jour cependant, les autorités civiles et religieuses, d'accord, interdirent de tels ébats et les gendarmes dispersèrent les combattants.

A Plouguerneau les « penn-baz » ne jouent pas,

mais la procession n'en est pas moins pittoresque. Les statuettes des saints protecteurs sont promenées au bout de longs bâtons, et c'est à qui dressera son favori plus haut que ses voisins, en sorte que tous dominent le cortège. Mais où la fantaisie devient charmante, c'est dans la coutume qui place en tête de la procession des enfants accoutrés d'amusantes jaquettes, de culottes bouffantes et de bonnets à gland. Ils gambadent en agitant des clochettes et leur joie monte au ciel avec les échos des cantiques et les vibrations du bronze.

A Saint-Sylvestre de Plougasnou, on trempe des baguettes de coudrier dans l'eau de la fontaine. Plantées au coin d'un champ, elles assurent une bonne récolte. Elles y symbolisent l'espérance, tandis qu'une petite croix formée de deux rameaux entrecroisés évoque la foi. Près d'elle un bouquet rappelle la charité qui parfume les âmes.

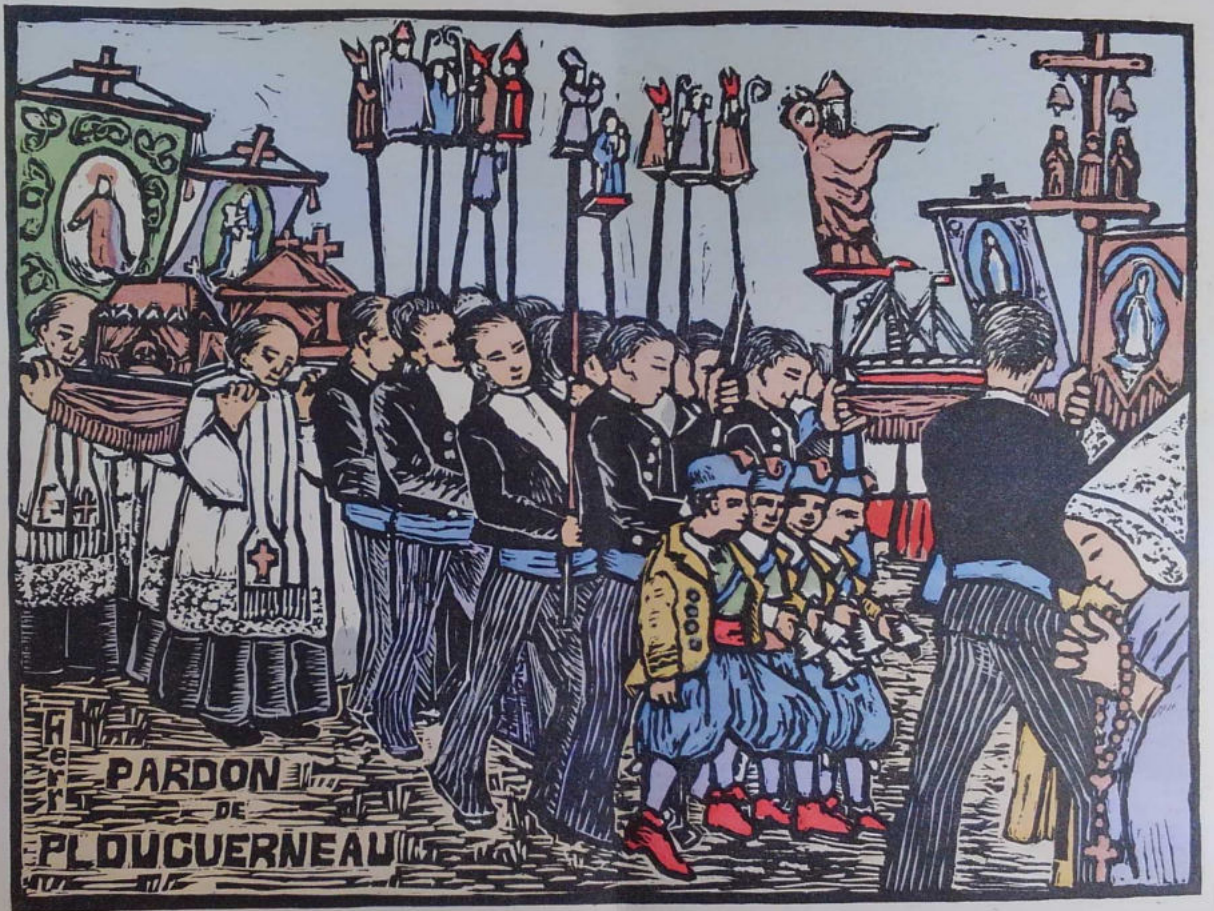
Autrefois, quatre ou cinq mille personnes assistaient à cette fête ; les jeunes filles s'alignaient le long du talus, comme à Penzé pour la Foire aux Fiancés et les jeunes gens faisaient leur choix. Ils se promenaient alors avec l'élue, lui contant de douces choses et lui offrant des friandises qu'ils achetaient aux marchands ambulants. Le soir, le galant accompagnait chez elle la jeune fille au long châle, mais les couples

n'étaient jamais seuls, ils cheminaient par deux, à cause des tentations de l'ombre, quand les ajoncs embaument...

Au Faouët, les processions se déroulent sur les rampes et les marches de Sainte-Barbe qui est notre Rocamadour breton, perché au sommet d'une hauteur boisée, cramponné à son flanc abrupt, au-dessus d'une vallée bruissante d'eaux et de feuilles. Les vents que parfument les sèves agitent comme des ailes les coiffes des Lorientaises et gonflent les bannières aux carapaces d'or. Les vestes galonnées de jaune des « mélenniks » d'Elliant se mêlent aux collerettes et aux rubans volants des Fouesnantaises, mais la note dominante est le corsage de velours des femmes du pays, où deux rangs de boutons de cuivre brillent d'éclats fauves sur le noir velu de l'étoffe.

A Saint-Malo, les marins se réunissent toujours sur le môle pour la bénédiction des bateaux et des équipages, lors du pardon des Terre-neuvas, mais à Paimpol les goélettes désarmées ne s'envolent plus vers l'Islande !...







## EN TRÉGOR

**Q**UELQUES pardons méritent une place privilégiée parmi les pèlerinages de Bretagne.

Non point qu'il faille établir une hiérarchie entre les panégyries, mais certaines ont pour elles leur ancienneté, d'autres leur splendeur, d'autres enfin leurs multitudes. Quelques-unes réunissent tout cela et c'est vers ces lieux bénis que nous nous acheminerons en suivant une sorte de Tro Breiz qui nous mènera de Guingamp à Tréguier, de Saint-Jean-du-

Doigt au Folgoët, de Rumengol à Sainte-Anne-la-Palud et de Locronan à Saint-Anne d'Auray.

La pieuse association de la Frérie Blanche n'existe plus, mais la procession de Notre-Dame du Bon-Secours, à Guingamp, lui doit son origine.

C'est le samedi précédant le premier dimanche de juillet, au coucher du soleil, que la fête s'organise. Les boutiques groupent leurs tentes autour de la fontaine où les voyageurs faisaient leurs ablutions. Autrefois, le biniou lançait son appel aigu aux premières ombres du soir et les rondes s'organisaient jusqu'à l'instant où le bourdon de l'église annonçait la sortie de la procession.

C'est toujours la nuit qu'elle se déploie.

La ville est illuminée, des feux brillent partout et les étoiles ne se cachent jamais en cette nuit sainte, mais quand le cortège s'avance, c'est un grésillement de cierges comme pour les processions nocturnes de Lourdes. Des tas de fascines sont embrasés aux angles de la place et des reflets rouges dansent sur les châles blancs des jeunes filles, sur les aubes et sur les chapes des prêtres, sur les étendards et les reliquaires, sur l'eau ruisselante de la fontaine.

D'un bout à l'autre de la double file qui encadre les porteurs de bannières, les fidèles chantent le cantique breton de « Madame Marie du Bon-Secours »



et quand ils seront revenus dans le sanctuaire beau comme une cathédrale, houleux d'une humanité compacte, ils enchaîneront les prières jusqu'à l'aube et la messe de l'aurore verra la ferveur des communiants alignés à la Sainte-Table tandis qu'au pied de la statue miraculeuse couronnée d'or depuis 1857,

brasilleront tant et tant de cierges que l'on évoquera les constellations.

Quand sort la procession de Tréguier, toutes les cloches sonnent et le vent mêle en plein ciel les carillons de la cathédrale, des couvents et des clochers de Trédarzec, du Minihy, de Kerborz et de Plouguiel. La châsse qui contient le crâne d'Yves Héloüry conquiert une fois de plus la vieille cité et les pages vêtus de jaune et de noir, les longues files de coiffes aux ailes pointues des « touken » lui font une magnifique escorte, mais Anatole Le Braz fait remarquer que c'est au Minihy, le 19 mai, qu'a lieu le véritable pardon de saint Yves. C'est là en effet, chez lui, que se réunissent les pauvres, ceux qui s'intitulent fièrement les « clients de saint Yves ». Les infirmes, les mendiants vêtus de haillons, les vagabonds, les déçus que l'on voit à tous les pardons sont ici chez eux parce qu'ils sont chez l'« avocat des pauvres » qui leur ouvrit jadis toutes grandes les portes de son manoir de Kermartin.

L'église de Saint-Jean-du-Doigt fut élevée dans le vallon de Traon-Mériadec après que l'archer de Plougasnou eût rapporté de Saint-Lô, à son insu et logée sous sa peau, la relique du Précurseur.



La reine Anne combla de dons le sanctuaire qui voyait venir à lui les pèlerins toujours plus nombreux. Elle-même y fut guérie d'une fluxion à la paupière et François I<sup>er</sup> s'y agenouilla.

On débarquait à Térénez et l'on se dirigeait à travers vals et coteaux vers la coulée verte où se dressait le clocher gothique. D'autres fidèles arrivaient pieds nus de Lanmeur ou de Morlaix, tandis que les flottilles des Léonards s'échelonnaient sur la mer, arborant aux mâts les croix processionnelles, dressant leurs bannières, reflétant dans l'eau la blancheur des surplis, les robes écarlates des choristes et les châles de toutes les couleurs.

La procession, précédée d'un bedeau vêtu de rouge comme un cardinal, chemine à travers la campagne et l'on suit la progression de ses croix paroissiales, de

ses bateaux votifs, de ses reliquaires, au-dessus des vagues d'épis et des buissons d'ajoncs.

Une femme en coiffe de cérémonie, aux ailes repliées en élytres, accompagne le « petit Saint-Jean » et son agneau.

Après, lorsque la foule est rassemblée autour du bûcher grand comme une maison, une fusée file, pétille au sommet fleuri du tas et l'embrase. Les flammes se tordent à la pointe de l'énorme torche et s'étalent, se gonflent, se balancent comme des étendards, puis s'effilochent en flammèches, lancent des bouquets d'étincelles, déroulent des écheveaux de fumée.

Le soir, quand les cendres blanchiront et que s'en retourneront les pèlerins, ceux-ci emporteront un tison, tiède encore, et leurs yeux, touchés par l'étui contenant les phalanges du Baptiste, garderont leur vue claire pour les labeurs à venir.



#### EN TERRE LÉONAISE

**C**EST Jean de Langouëznou, abbé de Landévennec, qui vit pousser le lys blanc sur la tombe de Salaün, le « fou du bois », et c'est lui qui écrivit la relation du miracle.

Les pèlerins venaient de plus en plus nombreux prier en ces lieux, où l'innocent béni du ciel se balançait sur sa branche comme un oiseau en priant la Vierge

Marie. Il mourut dans la force de l'âge sans avoir commis un seul péché, ayant conservé toute sa vie cette pureté qui ouvre le royaume des cieux.

Mais son plus grand miracle fut encore cette église merveilleuse qui fleurit au-dessus de la fontaine du déshérité. La tour jaillit d'une seule coulée dans sa force et sa grâce gothique, et Jean V, le plus grand de nos ducs, l'érigea en collégiale (1422-24).

Depuis lors, les multitudes y défilent de plus en plus nombreuses et, le 8 septembre, elles couvrent l'immense esplanade. Nous avons vu, lors du Cinquantenaire du Couronnement, l'an 1938, cent mille personnes ainsi rassemblées, chantant les louanges de Notre-Dame du Folgoët, et la procession groupa ce jour-là plus de cent paroisses. On vit défiler des Léonards en « chupen » noir portant des bannières trois fois séculaires, des femmes de l'Ile de Batz, des colonnes de « glaziks » du Porzay, en gilet de velours, d'or et d'azur, des jeunes filles du pays Quimperlois, parées de collerettes et de dentelles comme des princesses de la Renaissance, des bigoudènes, vêtues de broderies aux tons de capucine, des gars d'Elliant, aux vestes noir et jaune, des femmes du Poher, aux petites coiffes rondes, aux manches larges, des délégations de Guissény, en blanc, d'autres de Kerlouan, portant la « cornette », le châle brodé, la robe en damas cramoisi,



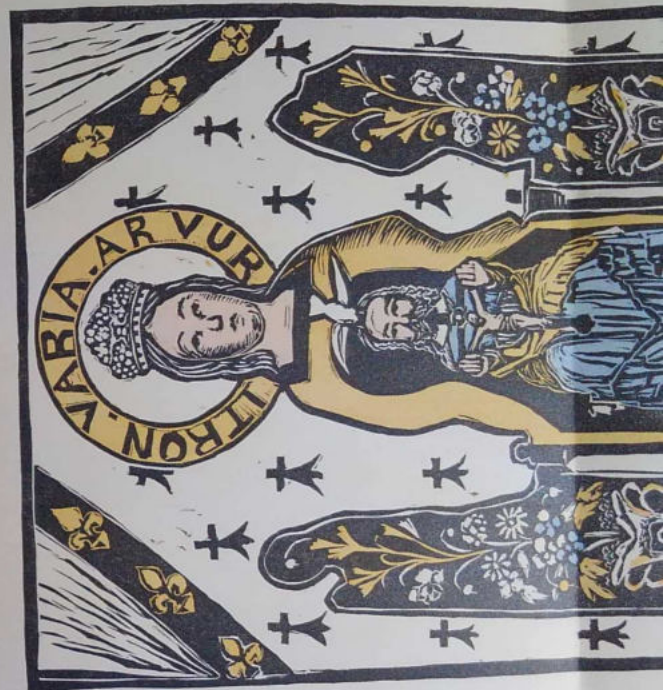
puis des jeunes filles de Plounéour-Trez blanches et violettes, irisées, parées de mousseline et de bijoux.

Et tandis que s'avancait la longue file des évêques et des abbés, précédant la statue miraculeuse, la foule se pressait au long du parcours en multiples rangs

serrés où l'on reconnaissait des coiffes de Vannes, des vestes bleues de Plougastel, des « touken » de Lanmeur, des « lostpig » de Morlaix et des costumes noirs d'iliennes venues de Sein ou d'Ouessant.

Je ne crois pas qu'au sacre des rois on ait vu plus beau spectacle que ce cortège défilant pendant une heure avec ses centaines de croix d'argent ou de vermeil, d'oriflammes, d'étendards et de bannières aussi belles que des tapisseries de haute lice, dans un envol de sonneries.

Ensuite, la ferveur des pèlerins se porta sous les voûtes de l'église et l'on vit dans les hautes stalles, sous le feu des vitraux, prendre place des Bretonnes en hennin et des hommes au torse couvert de broderies. On avait tous des larmes d'émotion parce que cette foi parée des plus beaux atours était une vision dont la splendeur dépassait notre pauvre condition humaine.





## EN CORNOUAILLE

L'ÉGLISE de Rumengol fut édifée, dit la légende, avec l'or contenu dans trois valises sauvées du naufrage de « la Ville d'Ys », mais le sanctuaire que nous connaissons n'est qu'une réduction de la superbe basilique dressée pour accomplir le vœu du roi Gradlon.

Nous avons vu, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire du couronnement de Notre-Dame de Rumengol, des femmes s'acheminer nu-pieds et chapelet aux doigts dans la poussière des routes.



D'autres, arrivées la veille, avaient passé la nuit en prière, s'accusant de leurs péchés et se confiant avec espoir.

Nous avons assisté à la procession, déroulant autour d'un grand champ et sous les ombrages du placître un long cortège de féerie, où des hommes en violet portaient la croix de Plougastel-Daoulas, et des marins blancs, un bateau arborant grand pavois.

Dans l'ombre humide de l'église, des grappes humaines tentaient d'atteindre la statue, de la toucher, de la faire embrasser par les tout-petits en bonnets pailletés, qu'on élevait jusqu'à elle, tandis qu'auprès du retable orné, fouillé, doré comme un énorme bijou, on respirait une odeur de cire chaude et d'encens.

La hauteur chauve de Sainte-Anne-la-Palud domine la baie de Douarnenez, aussi est-ce en bateau qu'arrivent les délégations de maintes paroisses et la procession nautique amenant les filles de pêcheurs vêtues de blanc et coiffées comme des Hollandaises, précède le défilé des pèlerins sur les pentes rases où de menus drapeaux, comme les flammes au bout des lances, marquent l'itinéraire que suivent les tambourineurs aux « chupen » bleus, les groupes de veuves de la mer, porteuses de cierges éteints, les jeunes filles aux toilettes si finement brodées qu'elles semblent vêtues d'argent. Ce sont elles qui soutiennent sur leurs épaules la



statue de la Vierge. Viennent enfin les femmes aux velours merveilleux, parsemés de fleurs multicolores, portant le petit dais où s'abrite la statue de sainte Anne. Des fillettes, parées comme leurs aînées, les escortent, tenant des oriflammes.

Tandis que la colline dominant la plage du Ris est sanctifiée par ce parcours sacré, les champs situés en contrebas de l'église sont couverts de tentes où l'on boit le champagne breton : limonade et rhum, le cidre ou le vin d'Algérie ; de baraques foraines où les dompteurs, les acrobates, les jongleurs, les clowns se livrent à leurs exercices parmi les rumeurs, les piétinements, les appels de clairon, le cliquetis des tourniquets, la pluie des confetti, les odeurs de friture et de berlingots.

Des miséreux, des aveugles, des épileptiques tendent la main aux passants tandis que des guenilleux exhibent des plaies suppurantes.

Plus loin encore se trouve le parc aux voitures où broutent les chevaux dételés, où stationnent les cars, les autos, les bicyclettes, où des groupes, assis à l'ombre des talus, dévorent sandwiches, œufs durs, ailes de poulet, tranches de lard ou de far breton. On ouvre les paniers où les crêpes sont entassées dans une serviette blanche, et les couteaux taillent les bouchées de pain et les portent aux mâchoires.

Tout est là sous le ciel clair, dans l'air qui sent le goémon et la lande : la faim aux belles dents, la joie populaire avec ses rires et sa poussière, la piété merveilleuse dans l'atmosphère des miracles, sous le vol des oiseaux, dans la musique des psaumes et du vent d'océan...



Chaque année, Locronan connaît une Troménie, mais la Grande Troménie n'a lieu que tous les sept ans.

Le Tro-minihy, c'est le « tour de l'asile », promenade sacrée autour de l'ancien domaine du prieuré de Locronan, que tout chrétien du pays doit avoir faite au moins une fois dans sa vie, s'il ne veut être contraint à l'effectuer dans de pires conditions après sa mort.

On peut accomplir le parcours de douze kilomètres, seul ou avec sa paroisse. Des calvaires jalonnent la voie mystique et parfois il faut couper à travers landes, gravir des pentes abruptes, glisser sur la glaise,

franchir des fossés, suivre de longs champs de blé.

De petites huttes faites de branchages et recouvertes d'un drap abritent la statuette d'un saint, venue de quelque chapelle. Près d'elle un plat de cuivre est posé sur une table parée comme un autel et son gardien, un « glazik » à gilet bleu, veille sur les offrandes. Ainsi viennent saint Corentin, saint Urlo, saint Tujen, saint Thégonnec et bien d'autres, afin d'honorer saint Renan.

Les groupes de pèlerins gravissent la montagne en chantant et quand le soleil de juillet grille les bruyères, des hommes quittent la veste, en sorte que la blancheur des chemises empesées éclate parmi les velours brodés des corsages et le satin des tabliers.

Il arrive que l'on tombe, sur ces pentes d'herbe lisse ; la peau s'éraïlle sur le granit, se balafre aux ronces, mais les cantiques sont clamés sous les nuages, les tambours battent, les chapelets s'égrènent, les clochettes tintent aux croix d'argent. Quand on se retourne, on voit la troupe échelonnée des grands chapeaux de castor à haut ruban, des tuyaux de tulle des bigoudènes, des mitres minuscules de Briec, de Plonévez-Porzay, de Kerfeunteun, des petites coiffes du Faou, des bonnets de Ploaré, des coiffes à brides relevées d'Audierne et de Pont-Croix.

Le vent gonfle les bannières comme des voiles de bricks et l'on pense à une escadre légendaire taillant sa route sur un océan, les épis simulant des vagues d'or...



#### EN PAYS VANNETAIS

**L**AISSANT au sud Penmarc'h et Saint-Guérolé dont les pardons sont peuplés de marins, et Pont-Labbé qui fête sa Tréminou dans le vacarme des manèges et des loteries, laissant aussi les chapelles des environs de Quimper, où des foules pieuses se rassemblent autour de leur évêque; les processions de la Cornouaille fleurie de Pont-Aven; dépassant Saint-Nicodème, où les

paysans de Pontivy se retrouvaient, vêtus de blanc comme des Croates, nous arrivons à Sainte-Anne d'Auray qui réunit les plus grandes foules de Bretagne.

On y a vu en certaines circonstances deux cent mille personnes, mais les dentelles aux pointes retombantes de Baud, les tabliers montants et moirés de Vannes, les fichus élégants de l'Ile-aux-Moines s'y mêlaient avec les toilettes bourgeoises des cités, car toute la Bretagne se retrouve là et le pays gallot s'y rencontre avec les Bas-Bretons, les quatre dialectes sont brassés avec le patois de Rennes et le français des cités.

La basilique est la seule moderne de nos grands pèlerinages bretons, mais elle est déjà patinée par le climat de ferveur qui ne cesse d'imprégner ses pierres et qui a transformé le pays depuis la vision de Nicolazik.

C'est là que se dresse la chapelle commémorative à la mémoire des Bretons morts pour défendre la terre de France pendant la première guerre mondiale.

En ces lieux bénis par la bonne aïeule que l'Armorique adopta pour marraine et protectrice, il est permis de songer aux sacrifices de notre pays, à son sang répandu, à ses ruines, et de se dire qu'il a amèrement mérité de voir reconnaître ses droits et respecter sa personne morale, sa langue et ses traditions. Et notre acte de foi en sainte Anne, dans sa basilique votive, sera de même un acte de foi en la Bretagne.



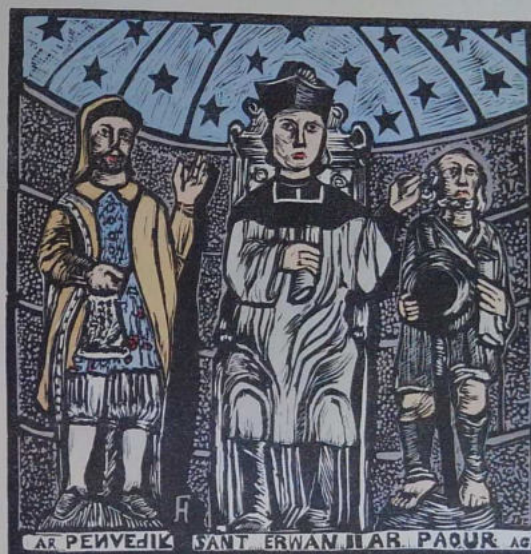
### LES VIEUX SAINTS DE BOIS

**B**ONS saints de bois, tapis dans les niches à coquille des retables ou dressés sur un socle, au long d'un pilier gothique, il y a des gens qui vous trouvent laids !

Parfois même on vous a jetés dans un coin encombré d'orties ou de ronces pour mettre à votre place un moulage meringué de saint Sulpice, tout

étoilé d'or fade et enluminé de gelée de groseille. Mais du buisson où l'on vous avait mis, dans l'angle le plus isolé d'un jardin de presbytère, ou de l'arrière-boutique de brocanteur où vous étiez en pénitence, vous ne cessiez de bénir votre petite patrie, car au fond, vous préférerez la solitude du « pénity », et peut-être après tant de siècles au cours desquels les fidèles, par milliers, s'étaient agenouillés à vos pieds, n'étiez-vous pas mécontents, vous, les humbles par excellence, de retrouver pour vos images rongées par les vers, la retraite d'un ermitage.

Quand nous traversons un bourg qui porte votre nom, quand nous passons près d'une chapelle placée sous votre vocable, lorsque partout : aux carrefours, dans les vieux livres traînant sur le « banc tossel », dans l'ombre d'un oratoire ou la fraîcheur d'une fontaine, nous retrouvons votre visage ou le récit de vos miracles que n'ont point usés la coulée de quarante générations, nous éprouvons à votre égard une curiosité aussitôt attendrie, et quand nous lisons votre vie dans un de ces vénérables recueils du frère Albert le Grand ou de Dom Lobineau, nous reconnaissons en vous, non seulement les apôtres, mais aussi les pères de la patrie bretonne !



SAINT YVES

**C**EST d'abord à saint Yves que nous pensons, car c'est à la fois le Patron de la Bretagne et le plus « jeune » de nos saints, le plus proche de nous.

Il est né au manoir de Kermartin, près de Minihy-Tréguier, en 1253, ce qui, pour un peuple aussi vieux que le nôtre, est presque contemporain.

Yves Héloury, petit garçon doux et tranquille, joue et médite dans la campagne trégoroise où pullulent les chapelles dédiées aux anachorètes. Il écoute les leçons de son maître Jean de Kerhos et, âgé de quatorze ans, il part pour Paris, logeant rue de Fouarre avec des compatriotes de La Roche, de Pommerit-Jaudy et de Lanmeur. Il va s'agenouiller à Saint-Julien-le-Pauvre, à Saint-Séverin, apprend la théologie que professe le docteur séraphique saint Bonaventure. Il suit Jean de Kerhos au Clos-Bruneau, puis à Orléans où il aborde la jurisprudence. Ses études le passionnent. Il les achève à vingt-sept ans et laisse le souvenir d'un élève modèle, se privant de viande pour la donner aux miséreux, jeûnant le samedi, disant ses Matines et ses Heures de Notre-Dame, ne se querellant jamais et conservant sa pureté.

L'archidiacre de Rennes le choisit pour régler les affaires litigieuses. Le voici « official » ! Puis l'évêque de Tréguier l'appelle et le nomme recteur de Trédrez. Sa ferveur est si grande que des larmes coulent sur ses joues quand il célèbre la messe. Il rend la justice avec une telle équité que deux fois sur trois les procès se terminent par un arrangement. A Tours, il plaide

avec tant d'habileté qu'il confond deux voleurs. Mais c'est comme défenseur des veuves, des orphelins et des indigents qu'il est admirable, ne craignant pas d'affronter les puissants et le roi lui-même !

Et il fait des miracles !

Le bahut où l'on met le blé destiné aux mendiants se remplit mystérieusement. Yves Heloury héberge les miséreux, les pèlerins du « Tro Breiz », partage avec eux ses provisions, aide les malades, et lorsqu'il devient recteur de Louannec, passe des nuits entières en oraison sur les dalles du sanctuaire. Il se promène humblement, paupières baissées, le visage caché par le chaperon et va prêcher dans les campagnes, jusqu'à tomber d'épuisement. Sa foi fait des prodiges, il éteint un incendie, convertit des pécheurs, mais ayant résigné ses fonctions d'official, il se livre à de dures pénitences, couche sur la paille et porte le cilice.

Yves progresse en sainteté tandis que son corps s'affaiblit et voilà qu'un matin de printemps, le 15 mai 1303, il tombe en achevant de lire le dernier Évangile, à l'autel de sa chapelle. Il confesse néanmoins une de ses pénitentes, puis pendant quatre jours, il prie et se prépare au grand voyage.

Il meurt en regardant le Crucifix et quitte la terre avec un sourire...

Aussitôt le peuple accourt, et lorsque Yves est inhumé dans la cathédrale de Tréguier, on partage les haillons dont il était vêtu et qui seront dans chaque foyer de précieuses reliques.

Les miracles se multiplient à son tombeau et le 19 mai 1347, le pape Clément VI, sur les instances du bienheureux Charles de Blois, canonise le bon recteur trégorois qui demeurera, pour la suite des siècles, l'« avocat des pauvres ».



## LES SAINTS FONDATEURS ET LES ANACHORÈTES

**L**A plupart sont venus d'Irlande ou de Cambrie. Certains d'entre eux nous sont représentés abordant à nos rivages sur une auge de pierre. Il en est dont on ne connaît plus que le nom.

D'autres, au contraire, nous apparaissent sur les vitraux, coiffés de la mitre et tenant en main la crosse. Ce sont nos premiers évêques !

La Bretagne, toute couverte de forêts et de landes où se dressent dolmens et menhirs, est encore païenne. On y a vu les guerriers romains monter la garde sur ses hauteurs et le long des côtes battues par la houle. Tout est à



à créer sur ce sol où courent, la nuit, les korrigans des vieilles superstitions...

Saint Corentin, né en Armorique, médite seul dans son ermitage de la forêt de Névet, au pied du Ménez-Hom. C'est là que le découvre le roi Gradlon qui chassait sous les futaies.

Corentin se penche sur la margelle de sa fontaine et taille un morceau dans la chair d'un poisson qui reprend aussitôt sa forme ; c'est un miracle coutumier pour l'ermite et il apaise ainsi la faim du roi.

Gradlon donne à Corentin une maison de campagne dont celui-ci fait un monastère où seront formés les futurs abbés : Guénolé, Tudy et Jacut. Le moine devient évêque de Quimper et son souverain lui abandonne son palais, se retirant en sa ville d'Ys.

Le nouveau prélat fonde et délimite paroisses et trèves, organise le pays, ordonne des prêtres et donne l'exemple à tous par ses austérités.

Si vous allez à Plomodiern, vous pouvez voir, près d'une chapelle, la fontaine où chaque jour un poisson s'offrait, vivant symbole, en nourriture au pieux Corentin, avant que l'apôtre ne devint, sous le règne de Gradlon-Maur, le premier évêque de Cornouaille.

Et voici Pol Aurélien venu de Cambrie, qui terrasse le serpent en le cravatant de son étole et



fonde l'évêché de Saint-Pol-de-Léon. Il apprivoise les oiseaux pillards de moissons, impose une limite aux flots marins, fait jaillir des sources, guérit un aveugle et adoucit les animaux sauvages.

Un jour, à l'île de Batz où il se trouvait avec Withur, Pol voit venir un pêcheur qui a ramené dans ses filets un énorme poisson et une cloche de bronze. Il la reconnaît. C'est celle qu'il avait demandée en souvenir au roi Marc de Cambrie et que le souverain lui avait refusée. La Providence la lui envoie et depuis lors

la cloche Hir-Glas sonne pour les fidèles du pays léonais.

Pol Aurélien meurt centenaire après avoir fondé de nombreux monastères ; son corps était devenu presque diaphane, tant il avait maigri.

Dans le soleil où courent des nuées grises, les flèches des églises évoquent la gloire céleste de l'évêque aux miracles et les oiseaux qu'avait aimés le grand saint s'envolent de leur nids blottis dans le granit, pour rejoindre d'un coup d'ailes, leurs frères des ogives de Saint-Corentin, figurant au-dessus de la terre évangélisée de Basse-Bretagne, l'union et l'envol des prières qui, depuis quinze siècles, de Quimper à « Kastel-Pol », n'a jamais cessé un instant !

C'est saint Tugdual qui fonda l'évêché de Tréguier. Tugdual, qu'on appelait aussi Pabu, ce qui fit croire à certains qu'il avait été pape, était le frère de sainte Sève ; il s'établit au Val-Trégor, devenu Tréguier. De là, il rayonna sur toute la Domnonée armoricaine, de la rade de Morlaix à la Rance. Quand Childebert le reçut, une colombe descendit du ciel et se posa sur son épaule ; alors le roi, ému par ce prodige, donna au saint breton un bloc de cristal, un calice d'or et sa propre couronne, puis il le renvoya en son pays pour y recevoir la consécration épiscopale.

Saint Brieuc vint de Grande-Bretagne comme saint Malo et saint Samson.

Ils nous apparaissent dans la bure de leur habit de moine, dédaigneux des dignités dont ils furent revêtus, travaillant de leurs mains, bâtisseurs, défricheurs, mais aussi contemplatifs, s'usant à l'apostolat des insulaires nouvellement établis, mais ce qui nous reste d'eux, ce sont surtout de belles images.



Brieuc, très âgé, voyageait en chariot, chantant des psaumes, quand, traversant une forêt, il fut attaqué par une bande de loups. Les moines qui l'accompagnaient s'enfuirent, mais le saint leva la main et les bêtes, dont la gueule écumait, s'arrêtèrent et se prosternèrent devant lui, formant un cercle docile.

A l'aube Conan, le chef païen survint et voyant

le vieillard intact au milieu des loups immobiles mit un genou en terre et lui demanda le baptême.

Quand il mourut après avoir été le premier évêque de la cité qui conserva son nom, quatre anges vinrent et emportèrent son âme au paradis.

Malo, qu'on appelle aussi Maclou, avait suspendu sa coule à une branche de chêne afin de travailler plus aisément. C'est alors qu'un roitelet vint pondre un œuf dans le pli de l'étoffe. Voyant cela, Malo laisse son vêtement sur la branche jusqu'à ce que l'oiseau ait élevé sa nichée.

Voilà qui annonce de loin un saint François d'Assise, mais cette tendresse pour les animaux n'empêchait pas le futur évêque d'Aleth, plus tard berceau des corsaires, d'être un rude travailleur aux mains calleuses qui savait tailler la vigne et consacrer le vin, et dont le geste ressuscitait les morts.

Samson nous est représenté lui aussi dans un champ. Une vipère a piqué la jambe d'un de ses moines, mais le saint panse la plaie en y coulant de l'huile, puis il trace sur elle un signe de croix avec de l'eau bénite et voilà le malheureux qui cesse de gémir et reprend son labeur.

Quelque temps après Samson découvrira un puits abandonné, les insectes y bourdonnent autour de sa margelle. C'est là qu'un grand monastère sera fondé,

en ce lieu prédestiné qui porte déjà le nom de Dol. Patern, évêque de Vannes, apôtre des Vénètes, fit sa cathédrale dans le palais du chef breton Caradoc et fut persécuté. Il mourut dans la retraite lointaine où l'avait exilé la dureté de ses compatriotes, moins cléments que les carnassiers affamés.

Les loups, les oiseaux, les serpents célèbrent, dans le Bestiaire sacré, la gloire des vieux saints fondateurs et nous les voyons, ces hommes d'action, penchés sur le sol, taillant et sarclant, menant à travers bois leurs équipes de moines bruns, de moines blancs, se prosternant sur cette terre ingrate et se dressant pour élever vers le ciel de gros doigts de tâcheron qui tiennent une hostie claire comme un soleil sortant des brumes.

Le roi des Francs les accueille ; Samson, Patern et Briec sont reçus au palais. Les païens s'acharnent contre eux mais sont vaincus par leur foi intense, leur espérance magnifique et leur charité pareille à une flamme.

Et nous voyons l'horrible Conomor, tortionnaire de son épouse et de son fils, s'acharner contre nos saints d'Armorique, parce qu'ils sont les messagers du grand Amour et que le prince du Poher, assassin du roi de Domnonée, est un homme de ténèbres. Il mourra, ce tyran, bavant de rage, tué par Judual.

Les extrêmes sont là, éclos en des temps héroïques et nulle légende n'est plus riche d'exemples que cette odyssée !

Mais nous n'avons encore presque rien vu...

Ils sont en si grand nombre, nos saints bretons !

Nous suivons leurs traces au creux des chemins bordés de hauts talus, parmi les genêts fleuris dont le soleil fait éclater les cosses ; nous les retrouvons au bord des sources, sur les falaises qui dominent la mer, près des rivières, dans l'ombre verte des futaies.

C'est saint Hervé, fondateur du monastère de Lanhouarneau, douce et rustique figure, une des plus attachantes de notre histoire.

Saint Hervé, l'aveugle, allait au long des sentiers, conduit par un loup apprivoisé, multipliant les miracles composant un cantique qu'il chantait parmi les oiseaux et les fleurs. Il chantait comme son père, le barde Hoarvian, époux de Rivanone. Il célébrait la nature et son créateur tandis que le loup, de sa langue rèche, lui léchait les doigts.

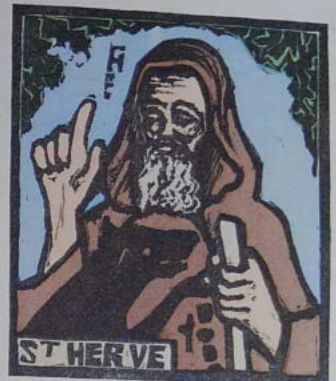
C'est aussi saint Guénolé, rendant la vue à sa sœur dont l'œil avait été crevé par le coup de bec d'une oie ; fondant ensuite l'abbaye de Landévennec et assistant aux côtés de Gradlon, roi de Cornouaille, à l'engloutissement de la ville d'Ys, dont il avait prévu le châtement.

C'est saint Efflam, quittant sa fiancée, la douce Enora, pour venir en terre d'Armorique s'isoler dans un ermitage. Mais la blonde Irlandaise le suivit et devant son exemple voua aussi son existence à Dieu.

C'est saint Melaine, qui fut évêque de Rennes, c'est saint Maudez, le prédicateur inlassable, précurseur des Michel Le Noblez, des Maunoir et des Quintin. C'est saint Gonéri affrontant les profondeurs de Brocéliande, la forêt des Merveilles.

C'est la douloureuse sainte Tryphine, qu'adopta le théâtre populaire, c'est saint Iltud, saint Trémeur, saint Gouesnou, sainte Pompée, mère de Tugdual et une foule d'autres...

C'est enfin saint Renan, l'ermite venu d'Irlande, qui fut persécuté par la méchante Kéban et triompha de l'épreuve des chiens féroces imposée par Gradlon,



lorsque ce roi de Cornouaille était encore païen.

Et nous devons les quitter, nos radieux amis, nimbés de lumière, ces conquérants des cœurs, dont le visage hâlé, boucané comme ceux des matelots-laboureurs, s'illuminait de la transparence d'un regard clair comme l'aube sur la mer...



### SAINTE ANNE

On dit qu'elle n'était pas Bretonne, mais nous, Bretons, n'en sommes pas sûrs. Elle est, en tous

cas, si bien naturalisée, qu'il nous semble impossible qu'elle ait pu naître ailleurs que chez nous, sous l'abri d'un chaume, dans une campagne ventilée par l'haleine du large, venue du golfe aux îles innombrables en suivant les chemins du ciel.

Elle apparut à Nicolazik et, depuis lors, le sanctuaire élevé à l'endroit du miracle est le plus visité de Bretagne. Les pèlerins ne cessent de s'agenouiller sous ses voûtes. C'est à Sainte-Anne-d'Auray que se commémore le sacrifice inégalé des Bretons de 1914.

Mais c'est à Sainte-Anne-la-Palud que Corbière composa son poème, le plus beau qu'ait inspiré notre pays à un poète de langue française, et nous qui avons appris à prier sainte Anne, dès que l'usage de la parole nous fut donné, nous ne pouvons lire les strophes si belles qu'à travers l'irisation des larmes...

O toi qui recouvrais la cendre,  
Qui filais comme on fait chez nous,  
Quand le soir venait à descendre,  
Tenant l'ENFANT sur tes genoux ;

Toi qui fus là, seule, pour faire  
Son maillot neuf à Bethléem,  
Et là, pour coudre son suaire  
Douloureux, à Jérusalem !...

C'est bien la bonne aïeule qu'a su voir le « poète contumace ». Sans doute ne l'a-t-il pas vue dans sa gloire rayonnante, comme le pieux Nicolazik, mais dans sa réalité humaine, avec son sourire de vieille un peu ridée, quand elle regarde un petit-fils dont elle est fière !

Je voudrais — Oh, je voudrais tant ! — que les Parisiens sceptiques ou les Méridionaux qui liront ces lignes et regarderont ces gravures, comprennent ce que sont pour nous ces saints bretons et parmi eux, au-dessus d'eux, l'épouse de Joachim se penchant sur un berceau.

Qu'ils songent à notre enfance à l'ombre des sanctuaires humides dont la pluie a rongé les figures, usé les arêtes, verdi le granit.

Nous allions en pèlerinage en tenant la main de nos parents qui nous donnaient un cierge pour l'allumer devant la statue vénérée. Nous connaissions la fontaine dont l'eau guérit les maladies et nous dansions autour des feux de la Saint-Jean d'été !

Qu'ils imaginent ce qu'était notre ferveur en présence des calvaires modelés par la douleur humaine, ciselés avec l'amour des cœurs souffrants, quand la prière de nos lèvres était accompagnée en sourdine par la rumeur de la mer...

Et quand ils viendront des terres ensoleillées dans nos pays, qu'ils parlent doucement et fassent taire leur ironie, parce qu'ils fouleront un sol où reposent beaucoup de morts et où fleurit beaucoup de rêve !

Qu'ils sachent aussi que tous ces rites qu'ils ne comprennent plus ont la signification la plus profonde et recèlent une science que les hommes d'aujourd'hui ne savent plus observer. S'ils retrouvaient ces secrets, ils entendraient le Chant du monde, orchestré par le Créateur, car l'univers se traduit en symboles !

Les églises bretonnes sont accueillantes aux saints des autres pays, mais nos sculpteurs en ont fait des Celtes aux yeux songeurs, aux forts maxillaires, au buste long.

Saint Antoine et saint Sébastien sont les frères de saint Evarzec ou de saint Gonéri. Les harmonies vertes, roses, bleues des verrières jouent sur la pierre et sur le bois peint. Sainte Thérèse de Lisieux garde encore ses joues de plâtre et ses doigts fuselés, mais déjà les imagiers travaillent et bientôt ils en feront une Bretonne.

Dans nos églises aux voûtes étoilées, basses comme des cryptes, assises sur leurs piliers massifs, il n'y a point de place pour un art étranger. Seuls les artistes qui ont été baptisés sous le baldaquin à colonnes

torses, ou sur la vasque en kersanton, savent tailler dans le bois tendre la forme humaine des élus de leur race !



## TABLE DES MATIÈRES

Préface . . . . .	9
I. — L'HABITATION	
De la campagne à la ville . . . . .	15
Le mobilier . . . . .	21
Le courtil . . . . .	31
II. — LES MÉTIERS	
Métiers qui vivent et métiers qui meurent . . . . .	39
Métiers ambulants . . . . .	47
Artisans et artistes . . . . .	53
De l'église au moulin . . . . .	57
III. — LES PARDONS	
Autour des chapelles . . . . .	63
En Trégor . . . . .	69
En terre léonaise . . . . .	75
En Cornouaille . . . . .	79
En pays vannetais . . . . .	85
IV. — LES SAINTS	
Les vieux saints de bois . . . . .	89
Saint-Yves . . . . .	91
Les saints fondateurs et les anachorètes . . . . .	95
Sainte-Anne . . . . .	105

# ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 15 NOVEMBRE 1946, SUR LES PRESSES DE  
"L'UNION TYPOGRAPHIQUE" A VILLENEUVE-  
SAINT-GEORGES. LES GRAVURES ORIGINALES  
DE MADAME FÉLICIE HERR, ONT ÉTÉ  
REHAUSSÉES DE POCHOIRS, PAR LES ATELIERS  
RENSON FILS

N° d'édition : 18

N° d'impression : 162-46

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trim. 1946



